

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue /  
Page de titre de la livraison

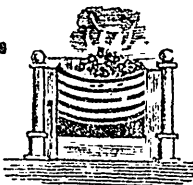
Caption of issue /  
Titre de départ de la livraison

Masthead /  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



## SOMMAIRE DES MATIÈRES.

L'AVEUGLE-NÉ, (suite et fin) ; UN TRAIT DE LA VIE DU DUC DE DOUDEAUVILLE.

## L'AVEUGLE-NÉ.

[SUITE ET FIN.]

En achevant ces paroles, Eulalie versa d'abondantes larmes, qui déjà bien des fois pendant le cours de son récit avaient été sur le point de couler ; le souvenir de la scène qui avait eu lieu avant l'arrivée de Justin détermina une recrudescence de sanglots et de spasmes névralgiques, contenus depuis quelques instants. Quant au jeune aveugle, les éclats de cette affreuse douleur ne parurent pas même l'occuper, et lorsque Mme de Francheville se fut un peu calmée, il demanda de sa voix sourde et austère :

— Ainsi donc, madame, vous êtes condamnée partout et toujours au supplice de savoir que vous n'êtes pas aimée, que l'on est de vous souffrances, qu'un autre, plus heureux, vous insulte et vous brève ? ... Oh ! c'est un affreux supplice que celui-là, madame ! Et nous autres, pauvres aveugles, pauvres parias de l'intelligence et du cœur, nous pouvons aussi comprendre cela !

Cette fois, Mme de Francheville s'éloigna brusquement de Laelos : elle venait de s'apercevoir qu'elle l'avait cruellement blessé, sans connaître encore toute la profondeur de la blessure.

— Justin, demanda-t-elle avec l'accent de l'intérêt, qu'avez-vous donc ? Pourquoi cet air, ces paroles étranges ?

Justin resta sombre et muet, comme s'il n'avait pas entendu la question.

— Madame, demanda-t-il lui-même après une pause, m'excuserez-vous de vous rappeler que vous m'avez parlé de soupçons que je puis éclaircir et ...

— Mais, je ne sais, dit timidement Eulalie, si je dois, en ce moment où vous semblez en proie à une émotion si extraordinaire, vous communiquer des suppositions qui sont de nature à vous causer un vif chagrin, à vous irriter peut-être ? ...

— Oh ! parlez sans crainte, madame, répondit

l'aveugle en s'animaant par degrés ; si je suis pour les autres une sorte d'être inutile, incomplet, incapable de sentir, et bon tout au plus à consoler lorsque l'on souffre, comme les vieillards, qui ne peuvent avoir ni affections, ni désirs, ni espérances, j'ai du moins la force d'un homme pour porter le poids de la douleur, et aussi lourd que soit le fardeau, il ne forcera pas mon orgueil à crier merci. Regardez, madame, continua-t-il en se tournant vers Eulalie d'un air de fierté, dans le moment qui vient de s'écouler, mon âme a été brisée en mille pièces ; j'ai souffert au-dedans de moi-même des tortures d'un damné ; eh bien, regardez, mes mains ne sont pas crispées par rage, ma poitrine n'est pas meurtrie, mes cheveux n'ont pas blanchi sans doute... Oh ! nous autres aveugles, nous savons souffrir dans le calme et le silence, je vous assure, et c'est pour cela, madame, que vous pouvez parler sans crainte, je suis prêt.

— Justin ! s'écria Mme de Francheville à qui la vérité apparaissait toute entière en ce moment, Jus in ! je tremble de vous comprendre ! ... Quoi ! vous dont je croyais l'amitié si pure, si désintéressée...

— Ne parlons plus de moi, madame, interrompit Justin qui avait repris son calme apparent, car c'est de vous surtout qu'il s'agit en ce moment, et permettez-moi de revenir...

— Eh bien, Justin, dit Eulalie qui dans son trouble inexprimable comprenait à peine le sens des paroles, il s'agissait de votre sœur... c'est-à-dire non, ajouta-t-elle en se reprenant vivement, j'avais soupçonné que Victor, sous prétexte de rendre à la chasse... cette rivale inconnue ! ... Oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! interrompit-elle en se couvrant les yeux de son mouchoir.

L'aveugle restait froid et inexorable en face d'elle.

— Madame, reprit-il, si j'ai bien saisi le sens de vos paroles, vous pensez que cette rivale inconnue, qui vous a enlevé l'amour de ce... M. Victor, n'est autre que ma sœur Zoé. Pourrais-je vous demander, madame, si M. Victor a avoué...

— Oh ! non, non, Justin ; ce sont des soupçons personnels. J'avais pensé... on m'avait dit...

— Si M. Victor ou tout autre vous avait dit quelque chose de contraire à l'honneur de ma

sœur, ce serait un exécrable mensonge, madame, et puisque vous semblez craindre pour vous et pour l'homme que vous aimez une simple et timide jeune fille élevée loin du monde, dans l'obscurité d'une campagne, voici, madame, qui doit faire cesser vos craintes : ma sœur ne se mariera jamais, elle me l'a promis, elle l'a promis à ma mère mourante ; elle n'aimera jamais, parce que toutes ses affections, depuis son enfance, sont concentrées sur son frère ; elle n'écouterà jamais des paroles d'amour, parce qu'elle a en moi une noble confiance qui les lui ferait répéter à mon oreille un instant après qu'on les aurait glissées aux siennes ; voilà quelle est celle que vous croyez votre rivale, madame ; et je vous laisse à juger si elle doit paraître dangereuse à Mme de Francheville.

Eulalie était resté étourdie de cette brusque et inflexible franchise, qui déconcertait toutes les précautions et toutes les délicatesses du langage.

L'aveugle se leva.

—Je suppose, dit-il en s'inclinant, que j'ai satisfait à toutes les questions de Mme de Francheville, et je la prie de recevoir mes adieux.

Il se dirigea lentement vers la porte. Eulalie, dans le chaos de ses idées, semblait également incapable de penser et de parler.

—Adieu, madame, répéta-t-il d'une voix sonore avant de sortir, soyez heureuse.

—Justin ! s'écria la jeune femme en faisant avec effort quelques pas vers lui pour le retenir, de grâce quelques mots d'explications...

—Un seul, madame, dit l'aveugle avec solennité ; je vous aimais et je vous pardonne !

Quelques minutes après, Justin et Sandons se présentaient à la grille pour sortir de la Pommerie. Sandons conduisait par la bride son cheval sellé et bridé. Au bruit que produisit la porte en souvrant, Eulalie parut sur le perron du petit pavillon.

—Justin ! Justin ! s'écria-t-elle tout en larmes.

Le jeune Laclos s'arrêta, quitta le bras de son compagnon, et se tournant du côté où se faisait entendre la voix, il s'inclina poliment :

—J'ai l'honneur de saluer Mme de Francheville, dit-il à voix haute, et de la remercier de l'hospitalité quelle a donnée à mon ami.

En même temps il entraîna Sandons qui ne put que lever les mains au ciel en signe de douleur et de résignation en regardant Mme de Francheville, puis ils prirent en silence le chemin de Grandpré.

Quand ils furent à une certaine distance et dans un endroit où ils ne pouvaient plus être vus ni entendus de la Pommerie, ils s'arrêtèrent tous deux instinctivement. Sandons prit la main du jeune homme et la pressa vivement. Cette fois la stoïque résolution de Justin se brisa tout à coup ; les

larmes jaillirent avec abondance de ses yeux, et, se jetant dans les bras de son père adoptif, ils se tinrent un moment embrassés sans prononcer une parole.

—Allons ! courage, mon Justin, dit le vieux précepteur si tôt qu'il eût recouvré la voix ; il vous reste un ami sincère et une sœur qui vous aime plus que tout le reste du monde ; nous vous consolerons.

—Oui, oui, Zoé m'aime bien, elle, dit l'aveugle en se remettant en route, aussi maintenant je dois réunir toutes mes affections, toutes mes espérances sur ma bonne sœur Zoé.

## VII.

Au moment où Justin et Sandons avaient quitté la Pommerie, le soleil était couché et la nuit s'avavançait à grands pas. Ils suivaient la grand-route pour atteindre un chemin latéral qui conduisait également à Saint-Florent et à Grandpré ; Sandons était remonté en selle et Justin marchait derrière le cheval dont le bruit des pas l'aidait à se diriger. Les deux voyageurs n'avaient pas échangé une parole depuis le moment d'effusion dont nous avons parlé, car tous les deux avaient besoin de se recueillir après tant d'émotions.

Ils étaient sur le point d'arriver à l'ambranchement des chemins quand une voix joyeuse et dérangée se fit entendre tout à coup à côté d'eux.

—Bonjour, monsieur Sandons ! bonjour, mon sieur Laclos ! disait-on ; avez-vous fait bon voyage, monsieur Sandons ?

Celui qui parlait ainsi était un jeune homme ou plutôt un enfant de treize à quatorze ans, à figure fraîche et candide, au regard éveillé, et qui s'était arrêté pour voir passer les voyageurs. Son costume, auquel on avait cherché à donner une espèce d'élégance bourgeoise, différait peu cependant de celui des beaux fils des villages voisins ; mais un chapeau galonné qu'il portait fièrement sur l'oreille donnait à tout son extérieur un caractère auquel il était difficile de se tromper ; c'était un petit paysan faisant déjà l'apprentissage de la domesticité.

Justin et Sandons le connaissaient, et cependant la présence subite de cet enfant sembla les affecter d'une manière différente. Sandons, bienveillant pour tout le monde, lui fit un signe de tête amical, tandis que Justin, qui avait deviné au son de voix quel était ce nouveau personnage, se détourna avec un dégoût marqué, comme si cette rencontre avait éveillé en lui quelque idée pénible.

—Ah ! c'est toi, Charlot, dit le vieillard en continuant sa route pendant que le petit drôle marchait gaillardement à ses côtés ; je te remercie, mon garçon, ça ne va pas mal ; et ton oncle le maître d'école, se porte-t-il bien ?

—Oui, oui, monsieur, il applique toujours des *ferules* comme par le passé, dit Charlot en faisant la grimace ; mais, continua-t-il en se redressant, depuis que j'ai fait fortune je ne regarde pas mon oncle, qui m'a donné plus de gilles que de morceaux de pain, quand je demeurais chez lui.

—Ah ! tu as fait fortune ! dit Sandons d'un air distrait ; c'est mal mon ami, d'être fier de cela, surtout envers un parent qui t'a nourri et élevé, toi, orphelin... Allons, adieu, mon garçon ; laisse-nous, car je ne suppose pas que tu suives le même chemin que M. Laelos et moi...

—*Fuiles excuse*, monsieur Sandons, dit l'enfant en marchant toujours d'un air délibéré, une main dans la poche de son gilet, et de l'autre agitant son bâton de Néflier, je vais à la poste voisine commander un cabriolet pour mon maître.

—Pour ton maître ! s'écria Justin sur qui ces dernières paroles produisirent un effet électrique.

En même temps il se rapprocha de Charlot avec vivacité. Sandons, étonné de l'émotion qu'une circonstance si indifférente en apparence avait causé à son pupile, lui demanda s'il connaissait le maître de Charlot.

—Il est depuis un mois au service de Victor Neuilhac, dit l'aveugle d'un ton bref.

Sandons savait assez des événemens de la journée pour comprendre l'importance des renseignemens que Justin pouvait apprendre de cet enfant, aussi resta-t-il entièrement passif pendant la conversation qui suivit :

—Ainsi donc reprit Justin avec une tranquillité étudiée, en s'adressant à Charlot, ton maître va partir mon pauvre Charlot.

—Ah ! il vous l'a dit, fit l'enfant avec un étonnement naïf en regardait fixement l'aveugle ; et bien, croyez-vous qu'il m'a donné deux pièces de cent sous pour que je ne dise à personne qu'il allait partir ? Voyez plutôt !

En même temps, il tira de sa poche deux écus de cinq francs qu'il éprouvait depuis un quart d'heure le besoin de montrer aux passans. Puis, les remettant tout-à-coup dans son gilet, il dit en riant :

—Tiens, que je suis bête ! j'oublie toujours que vous ne pouvez pas voir ! Aujourd'hui à la Pommerie, vous avez passé à côté de moi, et je vous ai ôté mon beau chapeau donné sans que vous ayez senti que j'étais là... A propos, ce bon monsieur, croiriez-vous qu'il m'a promis de me laisser le chapeau, le galon et tout, si...

Il s'arrêta avec hésitation.

—Et bien ?

—Ma foi, puisqu'il vous a dit qu'il partait, continua l'enfant, qui éprouvait un besoin impérieux d'épancher sa joie, vous devez savoir le reste, vous qui êtes son ami ; eh bien ! oui, il me laiss-

sera le chapeau et me donnera deux pièces de cent sous si les chevaux sont à la croix de Saint-Florent demain matin à quatre heures ! Aussi je ne me coucherai pas cette nuit, et il peut être sûr que demain le postillon et moi nous l'attendrons à la croix avant le jour.. Dieu ! vais-je en avoir des pièces de cent sous ! J'irai les faire voir à mon oncle le maître d'école, ça le fera *bisquer*.

—Demain, à quatre heures du matin ! murmura Justin, se parlant à lui-même ; elle va bien pleurer !

Il continua son chemin, absorbé dans une sombre méditation. Charlot trotinait toujours à côté de lui, ôtant parfois son chapeau pour le regarder, faisant sonner ses écus et bavardant à tort et à travers, quand tout à coup Justin sortit de sa rêverie et lui dit brusquement :

—Allons, va-t-en ; tu nous fatigues et tu nous ennues.

Charlot resta tout abasourdi de ce changement subit, dont il ne pouvait soupçonner la cause. Il jeta un regard de côté sur Justin.

—C'est bon, dit-il d'un air sournois ; je m'en vais, d'autant plus que vous allez prendre le chemin de Grandpré. Ah ! ça, monsieur, n'allez pas dire la chose à madame, au moins ? Je perdrais tout, écus et chapeau, sans compter que le docteur, avant de partir pour Paris, me tirerait joliment les oreilles, et il les tire, comme mon oncle le maître d'école.

—Et je te les tirerai moi-même, dit Justin impatienté de ce verbiage qui faisait si cruellement en lui des plaies toutes fraîches encore, si tu ne nous laisses bien vite ; voici ton chemin, voici le nôtre ; et vas au diable !

—C'est bon ! on y va, mes bons messieurs, dit Charlot d'un air doux et bonsoir et bonne nuit.

En ce moment les deux voyageurs étaient arrivés au chemin sombre et couvert qui conduisait à Grandpré ; ils s'y engagèrent aussitôt, tandis que Charlot, debout au point d'embranchement, et appuyé sur son bâton, les regardait s'éloigner. Mais quand ils furent à une certaine distance, le petit drôle, si humble tout-à-l'heure, voulut prendre sa revanche, et, plaçant ses deux mains de chaque côté de sa bouche pour en faire une sorte de cornet acoustique, il cria de toute la force de sa voix :

—Loup-garoux... ou-ou-ou ! Oh ! le loup-garou... ou-ou-ou !

On sait déjà que c'était le nom que les gens du voisinage avaient donné injurieusement à Justin quand ils le voyaient errer à travers ses domaines.

Après avoir prononcé ce nom avec une intonation particulière, mais assez haut pour que

l'insulte a rivât à son adresse, le polisson, enchanté de sa spirituelle vengeance, se mit à courir à toutes jambes dans la direction opposé à celle des voyageurs, comme s'il eût craint une poursuite à laquelle on ne songeait pas.

Justin sourit avec amertume de cette nouvelle preuve de la haine qu'il inspirait, et Sandons lui dit tristement :

—Pauvre Justin, les enfans eux-mêmes profèrent des malédictions contre vous !

—Hommes ou enfans, qu'importe : répondit Justin avec un profond mépris, tous sont trop lâches pour que je les craigne ; si la soirée était moins avancée vous pourriez voir autour de nous, dans cette forêt que nous traversons et qui m'appartient, bien d'autres preuves de leur animosité contre moi ; ils ont brisé les jeunes arbres et écorcé les vieux, mais ces misérables sont trop lâche pour attaquer de jour et en face ; ce sont des chacals qui hurlent la nuit en dévorant que ce qui ne peut pas se défendre ; encore une fois, je ne les crains pas.

Sandons soupira et la conversation tomba de nouveau.

Ils continuèrent de s'avancer lentement dans la forêt. La nuit était déjà noire sous l'ombrage des grands balivaux ; le bruit des pas des voyageurs s'amortissait sur les feuilles sèches qui recouvraient le chemin non pavé. Bientôt cependant on arriva à l'avenue qui servait d'esplanade à Grandpré, et à travers les arbres, Sandons vit briller une lumière à l'une des fenêtres du premier étage.

—Zoé ne m'attend pas, sans doute, dit le vieillard en ralentissant le pas de son cheval pour attendre Justin, pauvre petite ! que sa joie me fera de bien !

—Je suis étonné qu'elle ne soit pas accourue au-devant de moi, dit l'aveugle ; il faut que Zoé soit indisposée, car elle m'attend d'ordinaire sous les premiers arbres de l'avenue.

—Une chose me surprend encore d'avantage, reprit Sandons en jetant un regard sur la maison qui n'était déjà plus qu'à une petite distance, c'est que la seule fenêtre qui soit éclairée est celle de la chambre de votre feuée mère...

—Y songez-vous, Sandons ? de la lumière dans cette chambre, à cette heure, à pareil jour ? Avez-vous oublié que Zoé et moi nous n'y entrons jamais qu'à des époques solennelles, au jour anniversaire de la mort de notre mère, par exemple ; que nous y passons alors une journée à prier et à pleurer, puis que la chambre est refermée, et que nous seuls et vous avons le droit d'y pénétrer ?

—Il ne me reste pourtant aucun doute, Justin ; je reconnais maintenant les rideaux qui décorent cette fenêtre ; je ne me suis pas trompé.

—Et Zoé, qui a dû nous entendre, et qui ne vient pas au-devant de nous ! Sandons, que se passe-t-il donc ici ? Allons-nous donc encore apprendre de nouveaux malheurs ?

En même temps ils arrivèrent à la porte principale de Grandpré, et Sandons descendit de cheval. Au bruit qu'ils firent, la grosse Jeanneton et le domestique Pierre parurent sur le talus qui avait remplacé l'ancien perron, et se firent de grands cris de joie quand les braves gens reconnurent Sandons dans le compagnon de Justin :

Oh ! que mademoiselle va être contente ! dit Jeanneton en frappant des mains avec joie ; elle ne pleurera plus maintenant, j'en suis sûre ! Je vais la prévenir.

—C'est inutile, Jeanneton, dit l'aveugle, nous voulons la surprendre. Où est-elle maintenant ?

—Dans... dans la chambre de maman, dit la grosse fille, en conservant à la chambre de Mme Laclos le nom que lui donnaient les deux jeunes gens ; elle m'avait dit de monter bien vite l'avertir quand vous arriveriez, et je vais...

—Pierre, prenez le cheval, dit Justin, et vous, Jeanneton occupez-vous du souper de notre ami. Nous allons aller trouver Zoé. Venez Sandons.

En même temps il monta si rapidement l'escalier que son vieux précepteur avait peine à le suivre. Mais il avait un motif dans cette précipitation extraordinaire, car à peine avait-il mis le pied dans la maison qu'il avait entendu distinctement des gémissemens et de sanglots qui partaient de l'étage supérieur. Son cœur se serra quand, parvenu au sommet de l'escalier, il put enfin reconnaître qu'il s'était pas trompé et que c'était sa sœur qui pleurait et priait dans la chambre de leur mère défunte.

La porte était entr'ouverte, et une bougie posée négligemment sur un meuble, permettait d'apercevoir dans tous ses détails cette pièce impénétrable, qui était pour Justin et pour Zoé comme un sanctuaire respecté. L'ameublement en était simple, mais parfaitement entretenu, quoiqu'il fût presque aussi ancien que la maison elle-même. Tout s'y trouvait encore disposé comme du vivant de Mme Laclos, et la piété de ses enfans n'avait pas permis qu'on enlevât ou qu'on déplacât aucun des objets qui avaient été à son usage ; tous avaient été conservés comme de précieux reliques. Le lit était dressé au fond de l'alcove, derrière des rideaux de damas rouge ; dans l'embrasure d'une fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin, un grand fauteuil et une table à ouvrage marquaient la place qu'avait affectionnée Mme Laclos ; sur cette table se trouvaient encore une foule de petits ustensiles de femme ménagère et soigneuse, des ouvrages commencés et qui ne devaient pas être terminés. À côté du fauteuil on avait placé le tabouret en tapisserie que Zoé,

étant enfant, avait occupé tant de fois aux pieds de sa mère. Mais les ornemens les plus apparens de cette chambre étaient deux portraits à l'huile de grandeur naturelle ; l'un placé au-dessus de la cheminée, représentait un vieux militaire tout balaféré, en grand uniforme de colonel ; l'autre, suspendu en face de la porte, était l'image d'une femme de quarante ans environ, d'une figure calme et douce, qui semblait sourire avec bonté : c'étaient les portraits du père et de la mère des deux orphelins.

Dans cette chambre si pleine de souvenirs, à sa lueur douteuse et triste d'une seule lumière, Zoé était à genoux devant le portrait de Mme Lacos, et elle donnait tous les signes du plus violent désespoir. Ce n'était déjà plus la belle fille, brillante de santé et de fraîcheur que nous connaissons. Quelques semaines avaient suffi pour altérer profondément ses traits si purs et si calmes ; ses joues étaient amaigries et pâles, ses yeux étaient cernés et goulés de larmes ; à son innocente coquetterie d'autrefois avait succédé une indifférence profonde qui se montrait dans sa mise et son maintien. Elle se lamentait en face de cette image, qui lui rappelait les traits si chers de sa bonne mère, et telle était sa préoccupation qu'elle n'avait pas entendu Justin et Sandons s'approcher. Parfois elle adressait au tableau, comme elle eût pu faire à celle qu'il représentait, des paroles entrecoupées, des supplications inintelligibles où les noms de *mère* et de *Justin* revenaient le plus souvent ; puis les sanglots et les larmes semblaient l'étouffer, et dans les transports de sa douleur, elle se heurtait le front contre la boiserie à laquelle était suspendu le portrait.

Justin resta debout sur la seuil de la porte et arrêta Sandons qui allait entrer. Un profond respect pour cette chambre sacrée, pour la douleur affreuse de cette jeune fille et peut-être une curiosité naturelle au milieu de si mystérieuse circonstances les retinrent tous deux cloués à la même place.

Zoé venait de tomber dans un de ces accès d'abattement pendant lesquels la douleur semblait se recueillir pour éclater bientôt avec une nouvelle force. Ses cheveux s'étaient détachés et roulaient en longues boucles sur ses épaules ; ses deux mains couvraient son visage, comme si elle eût voulu se cacher au regard doux et bienveillant que sa mère avait laissé tomber sur elle.

Enfin cependant elle se pencha en arrière, et élevant avec ferveur ses mains jointes au-dessus de sa tête, elle fixa ses yeux pleins d'espérance et d'amour sur l'image de la morte et elle dit d'une voix faible et plaintive :

— Oh ! oui, ma mère ; n'est-ce pas que vous me pardonnerez ? n'est-ce pas que vous adoucirez le cœur de Justin et qu'il ne m'accablera pas

de sa colère ? Vous savez, ma mère, si avant cette funeste époque j'ai tenu le serment que je lui ai fait à vous et à lui, près de votre lit de mort ; vous savez combien j'ai aimé Justin, et lorsqu'il aura tout appris, faites, ma mère, faites qu'il me tue, mais qu'il ne me maudisse pas.

Ces dernières paroles s'éteignirent au milieu des sanglots. Justin serra à la broyer la main de son vieux précepteur ; mais la voix de Zoé devint plus intellible et occupa de nouveau toute son attention.

— Ils m'accableront de reproches, disait-elle avec terreur, ils seront sans pitié pour moi, et vous cependant, ma mère, vous savez quelles sont mes excuses ? J'étais seule, sans conseils, sans appui, livrée sans défense aux séductions ! Justin m'avait oublié pour une étrangère ; il ne comprenait pas mes larmes mes prières quand je voulais le retenir ; il me laissait toujours seule avec cet homme qui m'avait promis de si grandes choses et qui devait profiter d'un seul moment d'entraînement et de faiblesse... Oh ! mon Dieu, que vous m'avez sévèrement punie d'un premier mensonge ! Le jour où je fis à Justin ce fatal serment de lui révéler toutes les séductions dont je pouvais être l'objet, j'étais déjà coupable, j'étais déjà parjure, et c'est la honte d'avouer cette première faute qui m'a fait tomber de mensonges en mensonges dans l'abîme où je suis... Oh ! ma mère, ma bonne mère, que dira Justin lorsqu'il saura que je suis coupable et déshonorée ?

La porte fut poussée doucement.

— Il te pardonnera ma pauvre Zoé, dit-on avec un accent déchirant, car il est aussi coupable que toi.

En même temps Justin et Sandons entrèrent dans la chambre. Le jeune aveugle quoique fort pâle et tremblant, avait pourtant ce calme apparent qui ne l'avait pas quitté pendant toutes les terribles épreuves de la journée. A sa vue Zoé poussa un grand cri, et si Sandons ne l'eût soutenue, elle fut tombée sur le plancher.

— Oh ! non, non, s'écria-t-elle en regardant son frère avec égarément, tu n'as pas entendu mes paroles, n'est-ce pas Justin ? Là, en présence de notre mère, une sorte de délire s'est emparée de moi, et peut-être...

— Ne cherche plus à me tromper, ma sœur ; le mensonge ne nous a pas réussi à tous deux ; je sais tout.

— Et tu ne me maudis pas, Justin ? Et tu ne me repousses pas avec mépris ! Et tu ne me chasses pas de cette chambre que je profane de ma présence ?

Pour toute réponse, Justin lui ouvrit les bras, et la jeune fille s'y précipita. Sandons, appuyé contre la muraille, versait d'abondantes larmes

en murmurant : Pauvres enfans ! Pauvres enfans !

Quand le premier moment d'épanchement fut passé, le vieillard s'approcha, et prenant la main de chacun d'eux, il dit avec émotion :

— Mes enfans, permettez-vous à votre vieil amide vous offrir ses secours dans les funestes circonstances où vous vous trouvez placés. Peut-être l'intervention d'un homme calme et prudent pourra-t-elle aider à réparer ce qu'il y a de réparable dans vos malheurs. Dites-moi le nom du séducteur... J'irai le voir, je lui ferai entendre de sévères paroles, je lui prendrai vos chagrins, j'en appellerai à ses sentimens d'honneur.

— Et il ne vous écoutera pas, Sandons, dit Justin avec énergie, parce que c'est un infame et un lâche ; d'ailleurs ; vous savez que demain matin... la Croix de Saint-Florent. Mais ne craignez rien, je me charge de la vengeance,

— Quoi ! s'écria Sandons avec étonnement, et regardant Zoé ; ce serait ce jeune medecin voyageur...

— Il m'avait fait espérer qu'il rendrait la vue à Justin, dit la jeune fille en se cachant le visage.

— Que voulez-vous faire ? demanda Sandons bas à l'aveugle.

— Que Dieu et ma mère m'inspirent un projet de vengeance digne de nous tous dit Justin en élevant la main vers le portrait ; et maintenant, Sandons, continua-t-il avec plus de calme en désignant sa sœur, je vous confie cette chère Zoé ; veillez sur elle, consolez-la si de nouveaux malheurs viennent fondre sur elle : pour moi, j'ai d'autres devoirs à remplir.

En même temps, il sortit et se retira dans sa chambre, laissant Sandons et Zoé également effrayés des projets de vengeance qu'il semblait rouler dans sa pensée. Le vieillard n'osait dire la vérité à M<sup>lle</sup> Lacos sur le départ prochain du docteur, et cependant il chercha à lui donner des espérances qu'il n'avait pas lui-même. Zoé éprouvait à peine ; c'était encore, comme toujours, son frère qui l'occupait. Quoique la nuit s'avantât, Justin ne s'était pas couché ; on l'entendait se promener à pas lents dans sa chambre. Le vieillard et la jeune fille allèrent chacun à leur tour frapper à sa porte ; mais il ne les entendit pas, ou peut-être il refusa de répondre.

De leur côté, Sandons et Zoé ne songèrent pas non plus à prendre du repos. Vers les deux heures du matin, le précepteur épuisé par tant de fatigues et de chagrins, s'était légèrement assoupi dans un fauteuil : la jeune fille, dans un morne abattement, restait immobile et silencieuse, attentive au moindre bruit.

Tout-à-coup elle poussa un léger cri et se leva.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda Sandons en s'éveillant.

— Ecoutez !

On entendit distinctement refermer la porte extérieure de la maison. Zoé courut à la fenêtre et vit une espèce d'ombre qui s'éloignait en silence ; elle la montra à Sandons en criant :— Justin ! mon frère !

On ne répondit pas et on s'éloigna avec plus de rapidité.

— Miséricorde ! s'écria Sandons avec épouvante ; ce que je craignais arrive ; il va chercher l'autre pour le tuer.

— Vous vous trompez, mon pere, dit la jeune fille, Justin ne se dirige pas du côté de la Pommerie.

— Mais il prend le chemin de Saint-Florent... et c'est à Saint-Florent que Neuilhac a ordonné à une voiture de poste de l'attendre ce matin à quatre heures... Allons, ma fille, éveillez le domestique la servante, et mettons nous tous à la poursuite de Justin, pour lui éviter un crime, pénètre..

Pierre et Jeanneton, comme leurs maîtres, ne s'étaient pas couchés ; en cinq minutes tout le monde fut près.

— Oh ! restez, mon père ! s'écria la jeune fille en voyant Sandons chanceler ; vous êtes faible, souffrant..

— Non, non, Zoé, dit le vieillard en levant les yeux au ciel, Dieu me donnera encore un peu de force pendant deux heures ? et, s'il le veut, qu'il me laisse mourir après !

Justin sans répondre à l'appel de sa sœur, s'était jeté dans le chemin couvert que nous connaissons déjà et qui conduisait à St-Florent. L'aveugle était vêtu d'une sorte de pardessus grisâtre en velours, comme presque tous ses habillemens, et il avait enfoncé sur son visage un chapau à larges bords afin de se garantir contre les ronces et les branchages qui pouvaient le blesser dans sa course rapide. A chaque pas qu'il faisait, on entendait une espèce de choc sec et métallique comme celui de deux pistolets qui se heurtaient l'un contre l'autre, et il tenait à la main ce même jonc dont il avait fait un si terrible usage un mois auparavant contre le Cuirassier

Le jour n'avait pas encore commencé à poindre, et malgré les difficultés du chemin, l'aveugle marchait dans l'obscurité beaucoup plus vite relativement que n'eût pu faire une personne clairvoyante. Il se croyait même déjà à une distance suffisante de Grandpré pour n'avoir pas à craindre d'être poursuivi, lorsqu'un bruit lointain de voix et de pas qui s'élevait dans cette direction lui apprit qu'il s'était trompé.— La finesse de son ouïe ne lui permit même pas de penser un moment que ceux qui marchaient

derr.ère lui fussent des étrangers ; il avait reconnu le pas lourd du vieillard malade et le son fêlé des sabots des domestiques ; quant à Zoé, dont le pied était trop léger pour produire un bruit appréciable à quelque distance, un éclat de voix parvenue jusqu'à son frère l'avait trahie.

Cependant, comme leur marche était ralentie par Sandons, Justin espérait encore pouvoir leur échapper. Il doubla le pas, et peut-être ses efforts eussent-ils été couronnés du succès s'il eût marché toujours entre les deux haies fourrées qui le couvraient de leur ombre mais parvenu à un endroit uni et sans arbres, un rayon de lune qui l'éclaira tout-à-coup le fit découvrir.

—Justin ! mon frère ! attends-nous ? cria Zoé de sa voix perçante.

Justin, sans paraître avoir entendu ce nouvel appel, se précipita en avant, espérant toujours être confondu dans l'obscurité avec les masses de feuillages et les troncs d'arbres qui bordaient la route. Mais bientôt il comprit qu'il s'était trompé dans son calcul. Zoé venait de charger Jeanneton de soutenir le vieillard tandis qu'elle-même, avec le domestique, jeune gars alerte et résolu, s'élança vers le point où Justin venait de se montrer.

Cette fois l'aveugle avait perdu, dans cette plaine découverte, les avantages que lui donnaient l'obscurité et la rapidité de sa marche, et il comprit qu'en continuant à suivre le chemin, il serait infailliblement atteint ; aussi, prenant son parti, il se jeta hardiment dans un fourré de genêts et d'ajoncs qui dépendait de cette même lande, dont la Table des Moissonneurs occupait la lisière.

Comme il ne craignait ni de froisser sa toilette ni de se déchirer le visage, il disparut dans les genêts qui montaient bien au-dessus de sa tête, et bientôt il fut impossible à ceux qui le poursuivaient de reconnaître sa trace. Cependant il entendait encore les cris et les lamentations de sa sœur, les instances et les supplications de son vieux maître, et à quelque distance derrière lui les ajoncs étaient bruyamment agités par les domestiques, que la jeune fille encourageait dans ses ardues recherches. Justin, exaspéré par cette insistance, eut la pensée un moment de se montrer tout-à-coup à ses amis, et de tâcher d'obtenir d'eux soit par des ordres formels, soit en les trompant par des promesses, la faculté de continuer tranquillement sa marche vers St-Florent. Mais il songea aussitôt aux difficultés que rencontrerait l'exécution d'un pareil plan ; d'abord ni Zoé ni Sandons ne se rendraient facilement, et beaucoup de temps précieux serait perdu en paroles inutiles. D'ailleurs il jugeait par l'acharnement qu'on mettait à suivre ses pas qu'on avait deviné son projet de vengeance, et certes avec de telles craintes, ni prières ni

menaces n'eussent décidé Zoé et Sandons à laisser Justin courir les chances d'une pareille entreprise. Il ne restait donc à l'aveugle qu'à éviter leur poursuite soit en se cachant, soit en prenant sur eux beaucoup d'avance, puis, lorsqu'il les aurait dérouterés à tenter d'arriver avant eux à l'endroit où devait se trouver son mortel ennemi, Victor Neuilhac.

Ce projet une fois arrêté, Justin s'élança avec plus d'ardeur qu'auparavant à travers les broussailles, perçant droit devant lui comme un sanglier blessé que poursuivent les chasseurs.— Pendant un moment encore il entendit les voix si connues de ses amis, le bruit que faisait Pierre dans les genêts et les fougères, puis tous ces bruits s'affaiblirent par la distance et s'éteignirent tout-à-fait. Néanmoins, l'aveugle ne s'arrêta pas ; toujours tourmenté de la crainte qu'on ne voulût mettre obstacle à cette vengeance dont il avait caressé la pensée depuis quelques heures, il courait avec une sorte de frénésie. Bientôt il sortit du fourré ; mais croyant entendre de nouveau des cris dans le lointain, il continua de s'enfuir à travers les bés déjà mûrs, à travers des prairies, des bois châtaigniers au risque à chaque instant de se briser le front contre un tronc d'arbre et de rouler dans un ravin ou dans un fossé.

Cependant, après un quart d'heure de cette course furieuse le silence et la solitude qui régnaient autour de lui l'engagèrent à s'arrêter enfin au pied d'un arbre ; il était accablé de fatigue, et cela se conçoit si l'on se souvient qu'il avait passé toute la nuit dans d'affreuses angoisses, après une journée entière d'agitation physique et morale. Il s'assit sur l'herbe, et, découvrant son front inondé de sueur, il reprit haleine un moment.

Là il n'avait plus à craindre d'être aperçu, et par forme de distraction il tira de sa poche deux pistolets d'arçon. Il en ouvrit avec précaution les bassinets, comme pour assurer que le mouvement n'en avait pas dérangé l'amorce et qu'ils ne tromperaient pas sa haine au besoin.

—Mon pauvre père ne se doutait pas, murmura-t-il, quel crime affreux devrait punir ces ames qui lui ont appartenu, et surtout il ne se doutait pas que ce serait son fils aveugle qui en ferait usage ! N'importe ! je vais faire ce que mon père lui-même eût fait, s'il vivait encore, pour venger l'honneur de ma sœur ! L'infâme séducteur donnera réparation ou se battra avec moi... Mais s'il était lâche et s'il allait accorder cette réparation que je dois lui demander... un mariage avec Zoé !

Il serra les dents et frappa la terre du poing à cette pensée ; mais il reprit après quelques réflexions silencieuses : —Oui, oui, il aimera mieux le combat, et d'ailleurs je le forcerai bien à ce duel, moi ! car c'est sa vie que je veux et



non pas ses expiations ! il faut que je nous venge tous, elle d'abord, puis moi... pourvu que par leur sorte démarche ma sœur et Sandons ne viennent pas déranger ces projets ! mais il faut que j'arrive avant eux, et j'arriverai... ils me cherchent peut-être encore dans la lande ; allons, regagnons le chemin, et dans quelque instants peut-être tout sera fini... lui ou moi.

En parlant ainsi il replaça ses pistolets dans son pardessus, et reprenant sa canne, il se leva et se disposa à se remettre en marche,

Cependant quand il fut debout il resta cloué à la même place, en proie à une anxiété subite ; il ne savait plus précisément de quel côté se rouvrait situé Saint-Florent et le chemin frayé qui y conduisait.

Pour expliquer ceci il faut savoir que l'une des causes de la merveilleuse facilité de l'aveugle à se diriger à travers le pays, venait de ce que, partant d'un point connu, il pouvait facilement établir les rapports de distance et de position de certains autres points au moyen d'une suite de signes intermédiaires qui lui étaient particuliers ; mais on conçoit facilement que lorsque cette chaîne de jalons que l'aveugle s'était établis à son usage était momentanément interrompue ou lorsque la position du point de départ au moyen duquel il établissait la position relative des autres points lui échappait, il retombait dans l'impuissance commune aux aveugles de se diriger dans un endroit nouveau pour eux. Or dans sa course précipitée il avait eu à dévier tant de fois de la ligne droite, soit en traversant les buières de la lande, soit en tournant les buissons et les autres obstacles qu'il avait rencontrés qu'il lui était absolument impossible d'avancer avec la certitude d'arriver au but.

Dès qu'il eut compris sa position, il pâlit, et une sueur froide inonda son visage :

—Egaré ! dit-il avec effroi, égaré pour la première fois de ma vie, lorsque je vais accomplir la plus légitime, la plus sainte de toutes les vengeances ! Egaré ! quand chacune des minutes qui s'écoulent vaut dix années d'existence, quand le misérable va partir et rendre peut-être pour toujours ma haine impuissante ! Oh ! non, non ; Dieu ne le permettra pas.

Il s'appuya contre l'arbre qui l'avait d'abrité, et chercha dans le silence de la nuit quelque bruit vague et lointain qui lui servît à retrouver sa route. La nature était morne et muette à peine si un imperceptible souffle faisait frémir par intervalle les feuilles des arbres ; il sentait un vide immense autour de lui, une effrayante immobilité.

Cependant il se remit en marche après un examen silencieux. Il s'était orienté autant qu'il avait pu, d'après la position de la lande qu'il

venait de traverser, et il se dirigea vers la partie de l'horizon où il supposait que devait se trouver le chemin de Saint-Florent. Mais il n'y avait plus dans ses allées et dans sa démarche cette assurance, cette tranquillité qui lui étaient ordinaires dans ses promenades ; toute son aisance factice avait été anéantie du moment qu'il avait perdu ces signes de reconnaissance qui lui servaient sa force. Il marchait lentement, le visage un peu penché en avant, les mains tendues, hésitant à chaque pas, s'arrêtant à étudier chaque obstacle et à l'éviter.

Une demi-heure s'écoula, et bien que Justin eût fait un quart de lieue peut-être depuis sa dernière halte, il n'avait pas encore trouvé ce chemin si connu vers lequel il avait cru marcher. C'était vainement qu'il avait cherché un murmure de ruisseau, un pli de terrain, une odeur de plante qui pût lui servir d'indice ; sans doute il avait déjà foule plus d'une fois les prés, les champs, les châtaigneries qu'il venait de traverser et qui étaient à une demi-lieue tout au plus de Grandpré. Mais alors il avait eu pour se diriger le relevé précis du lieu dont il était parti et des lieux intermédiaires ; il avait eu en quelque sorte le connu pour guide vers l'inconnu, et dans ce moment, au contraire, il n'était pas bien sûr qu'en marchant toujours il ne se trouvât tout à coup à Grandpré, dont il était parti. Cependant il continuait de marcher, toujours soutenu par l'espérance.

Bien tôt enfin la nature sembla sortir un peu de son assoupissement ; la brise, comme il arrive un peu avant le lever du soleil, fraîchit et souffla plus constamment ; de petits oiseaux firent entendre timidement leurs premiers chants dans les buissons ; une fleur d'un violet pâle colorait le ciel à l'Orient ; c'était ce moment poétique que les Italiens appellent l'*Alba* et qui précède l'aurore. Mais tous ces signes qui annonçaient l'arrivée prochaine du jour ne faisaient qu'augmenter l'impatience et le désespoir de Justin.

—Il serait trop tard ! disait-il en frappant la terre du pied.

Que n'eût-il pas donné en ce moment pour entendre dans le lointain la voix de Zœe ou les pas de Sandons, au risque d'être forcé d'employer la violence pour échapper à sa sœur et à son ami lorsqu'ils l'auraient remis dans le chemin de Saint-Florent ! que n'eût-il pas donné pour se trouver face à face avec un de ces odieux paysans qui lui avaient fait tant de mal, ou pour heurter à la muraille d'une de leurs misérables chaumières !

Cependant une observation qu'il avait faite en quittant sa maison lui rendit un peu de courage ; il avait remarqué que lorsqu'il suivait le chemin de Saint-Florent, il allait directement contre le souffle du vent ; or, comme la brise avait

augmenté, il lui était plus facile d'apprécier le point d'où elle soufflait et de s'orienter avec quelque apparence d'arriver au but; mais qui pouvait dire si le vent n'avait pas changé aux approches de l'aurore? Aussi Justin erra bien longtemps encore sans être parvenu à acquérir la certitude qu'il ne tournait pas le dos à ce but si désiré. Ses vêtements étaient humides de rosée, ses mains et son visage étaient déchirés par les épines et les ronces qui se trouvaient sur son passage à chaque instant; ses pieds étaient gonflés par la fatigue et endoloris par la marche. Pendant ces temps, le jour grandissait, les heures s'écoulaient et les chevaux qui devaient emporter l'un de tout vengeance le séducteur de Zoé, l'heureux amant de Mme de Francheville, priaient sans doute depuis longtemps au lieu du rendez-vous.

Toutes ces pensées torturaient l'aveugle plus que les souffrances physiques, et épuisaient son énergie. Aussi, arrivé à l'extrémité d'un terrain vague et nu où il avait espéré un moment qu'il trouverait le chemin, tout son être se détendit à la fois; la force et la volonté lui manquèrent et, se laissant tomber sur les genoux, il appuya son front contre la terre, qu'il arrosait de ses larmes :

— Oh! mon Dieu, disait-il avec l'accent du désespoir et de la prière, vous avez voulu éprouver mon courage, vous avez voulu briser cet orgueil indomptable qui me faisait croire que j'étais placé au niveau et peut-être au-dessus des autres hommes; au moment où j'avais le plus besoin de force et de courage, vous m'avez accablé du poids de ma faiblesse et de mon impuissance! Eh bien mon Dieu! je crie vers vous et j'implore votre pitié! Je suis la plus humble, la plus chétive, la plus misérable de vos créatures! Mon Dieu! ayez pitié de moi, car tout mon orgueil n'était que ridicule vanité, et je n'ai pas même la faculté de diriger mes pas avec un bien que le plus frêle et le plus petit enfant!

Il y avait dans cet aveu sans témoins, dans ce cri du cœur poussé vers Dieu, dans cette défaite d'un homme fort et énergique qui avait voulu lutter contre une organisation incomplète dès l'origine, quelque chose de solennel et de douloureux. Cette épreuve avait été trop forte; pour la première fois le robuste paria s'avouait vaincu.

Mais au même instant, comme si ce Dieu à qui s'adressent ceux qui souffrent eût voulu le récompenser de l'aveu arraché si péniblement à ses lèvres, un bruit humain, un éclat de voix, se fit entendre à quelque distance, Justin se releva d'un bond; la force et le courage lui revenaient avec la faculté d'agir; tout son visage s'était animé; il écouta.

Cette fois au lieu d'une voix il en entendit plusieurs, non pas nettes et distinctes, comme elles le sont à l'air libre et à une courte distance, mais confondues, étouffées dans un étroit espace de manière à ne former qu'un murmure confus. Justin devina qu'il n'était qu'à une centaine de pas d'une maison habitée par un famille nombreuse et dont les propriétaires étaient déjà éveillé.

De ce moment il n'hésita plus dans sa marche il se redressa; le visage tendu vers le point où le bruit vague d'une conversation se faisait entendre, il arriva droit à cette habitation, dont le nom seul devait lui indiquer l'endroit où il se trouvait et la route qu'il devait suivre. Tout en marchant, il pensa que peut-être il allait recevoir un mauvais accueil; mais il n'avait pas à balancer dans un pareil moment, et, pour obtenir un seul mot de renseignement, il eût bravé la colère de tous les paysans de la commune réunis contre lui seul.

Dès qu'il toucha l'habitation, Justin reconnut que c'était une des plus pauvres et des plus humbles chaumières de la contrée. Les murailles en étaient faites de glaise grossièrement égalisée avec la main; pas d'étables, pas de jardin à l'entour. Arrivé à la porte, qui était entr'ouverte, l'aveugle sentit que cette porte était une misérable claie en branchage, qui ne pouvait servir ni de défense contre les malfaiteurs ni d'abri contre le froid ou la pluie.

Dans cette affreuse hutte de sauvages, s'étaient entassés des hommes, des femmes et des enfants, parlant sur des tons différents, dans la langue vulgaire du pays. Quand Justin fut entré, il comprit qu'il était dans un bouge étroit, sans air et sans lumière, et une affreuse odeur de vin et de malpropreté qui y régnait fût sur le point de le renverser asphyxié. Cependant il se roidit contre le dégoût, et il s'avança dans la chaumière.

Bien qu'elle fut, comme nous l'avons dit, encombrée de monde, on garda un profond silence dès qu'il parut. Seulement une personne malade qui était couchée dans un coin de cet ignoble repaire continua de faire entendre des gémissements et des râlements étouffés.

— Mes braves gens, demanda Justin avec politesse en patois, pourriez-vous me dire comment s'appelle cet endroit et si je suis loin de Saint-Florent?

Personne ne répondit d'abord, mais la porte se referma derrière Justin, et une main rude le saisit au collet :

— Ah ça? dites donc, fit une grosse voix que Justin reconnut sur-le-champ pour celle de munier, un de ses ennemis les plus acharnés, venez-vous, comme ça pour vous moquer de ce

pauvre Cuirassier, que vous avez tué, loup-garou ?

—Il vient, cria derrière Justin la voix aigre de la mère Poulloux, il vient, le misérable sorcier, voir si son pauvre fils est déjà mort afin de nous voler son sang pour faire des sortilèges... Mais il ne sortira plus ! Sur mon âme, il ne sortira plus d'ici ?

En même temps elle s'était appuyée contre la porte et elle cherchait des yeux quelque arme dont elle pût frapper par derrière la jeune aveugle.

Celui-ci, tout surpris de se trouver chez la Cuirassier, étourdi par les hurlemens de frayeur que poussaient les enfans à la vue du loup-garou, par les crialleries du meunier, de la mère Poulloux et d'un autre voisin qui était venu avec le meunier savoir des nouvelles du moribond et bsire de son vin par occasion ; presque suffoqué par les horribles émanations de cette hutte immonde, resta un moment sans voix et sans mouvement au milieu de ce cloaque.

—Suis-je donc chez Cuirassier ? demanda-t-il enfin avec étonnement.

—C'est moi ! présent à l'appel ! répondit une voix rauque et haletante, en même temps que les mouvemens du malade faisaient craquer le grabat sur lequel il était étendu ; présent ! que je dis ! Etes-vous bon enfant ? payez-vous du vin ? ça va ! je suis soldat français en retraite...

Justin comprit au son de cette voix que celui qui venait de parler était dans le délire causé soit par la fièvre, soit par le vin et peut-être par tous les deux à la fois ; aussi se tournant vers les deux voisins qui causaient tout bas d'un air sinistre en regardant l'aveugle :

—Je suis fâché, dit-il tranquillement, que tout l'argent que ma sœur envoie à ce malheureux soit employée à s'attacher son ivrognerie et l'ivrognerie de ceux qui l'approchent ; mais j'y mettrai ordre plus tard... Voyons, en est-il un de vous qui pour un écu veuille me conduire à Saint-Florent ?

—Tu nous donnerais ta peau de loup-garou pleine de louis d'or que tu ne sortiras pas, vois-tu ! s'écria la mère Poulloux en grinçant des dents ; tu est venu pour voir mourir mon fils que tu as assassiné ; mais nous te tenons cette fois....

En même temps, à défaut d'autres armes, elle enfonçait ses cinq doigts crochus dans le bras de Justin. Celui-ci la repoussa avec violence, sans toutefois lui faire de mal. Les deux voisins restaient neutres, mais continuaient de se parler bas.

—De quoi ! de quoi ! disait le Cuirassier toujours en délire, et dont ce léger tumulte avait attiré l'attention ; je crois qu'on se permet de battre la mère Poulloux ! Merci ! excusé,

camarade ; il n'y a que moi qui ai le droit de lui administrer ces corrections-là, à cette bonne mère, surtout quand elle a de l'argent et qu'elle ne veut pas m'en donner pour aller boire ! Je suis Français et galant... Du vin ! j'ai soif.

—Père, dit un des enfans en se rapprochant avec effroi, c'est l'aveugle ! le loup garou ! il est venu !

—Ah bah ! dit le père, au milieu des hoquets et des râlemens ; je sais ce que c'est ; nous avons eu des *raisons* ensemble et il vient arranger l'affaire ; mais ça n'est pas possible cette fois ! il faut qu'il se batte à ce qu'il voudra le sabre, le bancal, la latte, la baïonnette, ça m'est égal à moi ! je suis soldat et Français ; il suffit.

—Ah ça ! voudrez-vous bientôt me laisser sortir, vieille mégère ? demanda Justin avec force à la vieille Poulloux, qui avait repris son poste en face de la porte.

—A moi, voisins, au secours ! cria la vieille à moi, enfans, il faut tuer le loup-garou !

—Ou du moins il faut qu'il se souvienne d'être ven : ici, dit le meunier en s'emparant lestement de la canne de Justin ; voici le bâton avec lequel il a assassiné ce pauvre Jean, et je vais.

—Que personne ne m'approche ou ne porte la main sur moi, s'écria Justin avec force en repoussant le second voisin qui cherchait à le prendre à bras le corps pour le fouillier, car c'était là le vrai but de cette agression ; si l'on ne me laisse pas sortir d'ici, je brûle la cervelle au premier qui se trouvera devant moi.

En même temps il tenait un de ses pistolets à chaque main et il se montrait résolu à en faire usage. Tout le monde recula, même la vieille Poulloux, car la vue des armes à feu inspire toujours une profonde terreur aux campagnards.

—Ah ! tu choisis le pistolet, reprit le cuirassier d'une voix de plus en plus faible et entrecoupée par le râle... C'est bon ! J'aime ça. Je suis Cuirassier français... Du vin... donnez... moi... du vin !...

La voix lui manqua tout-à-coup. Un profond soupir venait de terminer son affreuse vie.

—Il est mort ! dit un voisin avec tranquillité.

—Le père est mort, répétèrent les enfans d'un air étonné en regardant le corps.

—Eh bien, il faut tuer l'assassin, le loup-garou ! Enfans, voisins, à mon secours ! il faut tuer le loup-garou ! Mon fils sera content !

Mais elle était seule cette fois pour attaquer l'aveugle ; la vue des redoutables pistolets tenait tous les autres en respect. Justin se contenta de repousser de la main la vieille mégère ; puis, ouvrant la porte, il se hâta de fuir cette scène d'horreur, poursuivi par les malédictions et les injures de tous les habitans de la chaumière.

Il court avec rapidité dans la direction où il pensait trouver le chemin de Saint-Florent, et il disait avec une vive espérance :—Mon Dieu, hâtes que j'arrive encore à temps pour me venger !

La cabane du Cuirassier était située, comme nous l'avons déjà dit, sur une légère éminence à une courte distance du chemin de Grandpré à Saint-Florent. L'aveugle n'eut donc pas beaucoup de peine à s'orienter, et quelques minutes après avoir quitté les Poulloux il reconnut enfin sous ses pieds les ornières et le sol tourmenté du chemin tracé.

Dès lors tout ce qu'il avait souffert depuis la veille fut oublié, et un hasard inespéré venait de le conduire, après tant d'angoisses près de l'endroit où il désirait si ardemment d'arriver. Devant lui, à un quart de lieue environ, était Saint-Florent, dont il entendait l'unique cloche sonner l'angelus en ce moment, et le plus près de lui, à trois ou quatre cents seulement, se trouvait cette croix solitaire devant laquelle Victor Neuilhac avait donné rendez-vous à la voiture de poste, afin sans doute que son départ fût ignoré de tout le monde. L'endroit était bien choisi, à l'embranchement de deux chemins, assez loin de la première habitation du village, et Justin réfléchit qu'il n'eût pu mieux trouver lui-même pour l'exécution de ses projets de vengeance.

À mesure qu'il s'approchait, son cœur battait de crainte et d'espérance. Neuilhac était-il déjà parti ? n'avait-il pas changé le lieu du rendez-vous depuis la veille ? Enfin ne se pouvait-il pas que Sandons et Zoé, qui devaient être arrivés à la croix depuis longtemps, se fussent établis là pour faire tout manquer ? Cette dernière supposition, qui semblait si probable, inquiétait surtout le jeune aveugle. Il résolut de n'avancer qu'avec de grandes précautions.—L'affaire qu'il avait à traiter avec le docteur ne pouvait se traiter que seul à seul ; c'était donc à Victor seulement qu'il fallait se montrer dans le moment favorable.

Justin comprit d'autant plus la nécessité de la prudence qu'en avançant du côté de Saint-Florent il entendit un bruit confus de voix et de pas, un piétinement de chevaux, des claquements de fouet ; il était évident qu'il se passait là quelque chose d'extraordinaire, mais au moins tout ce mouvement prouvait à l'aveugle un point important : c'était que Neuilhac n'était pas encore parti.

Parallement au chemin que devaient suivre les charrettes et les gens à cheval, il y avait là un petit sentier pour la commodité des piétons, suivant l'usage de beaucoup de campagnes où les voies de communication ne sont pas toujours soigneusement entretenues. Ce sentier, qui était familier à Justin, n'était séparé du chemin principal que par une haie épaisse, mais il n'était guère fréquenté que lorsque la mauvaise saison avait défoncé la route principale,

et en ce moment on pouvait le suivre presque avec la certitude de n'y faire aucune rencontre.

L'aveugle profita de la première brèche qu'il trouva dans la haie pour prendre ce sentier, au moyen duquel il pouvait arriver sans être aperçu très-près du lieu du rendez-vous et il ne tarda pas à s'applaudir de cette mesure.

Il avait fait à peine une cinquantaine de pas et les bruits qui s'élevaient des environs de la croix commençaient à devenir plus distincts, lorsqu'un incident particulier attira son attention.

Deux personnes venaient de sauter dans le chemin creux, en perçant la haie opposée à celle qui abritait Justin ; on eût dit qu'elles étaient arrivées à travers champs jusqu'à cet endroit, et les précautions qu'elles avaient prises prouvaient suffisamment qu'elles avaient des raisons pour n'être ni vues ni entendues de ceux qui stationnaient à quelque distance. Justin se cacha derrière un houx et resta immobile,

Nous y voilà ! dit une voix joyeuse que l'aveugle reconnut sur le champ pour celle de Charlot ; maintenant, monsieur le docteur vous n'avez plus rien à craindre par ce chemin-là, je suis sûr de vous conduire jusqu'à la première poste sans que vous rencontriez personne, et ceux qui vous attendent là-bas seront bien attrapés ! Nous prendrons à travers les bois de l'aveugle, et dans deux heures nous serons arrivés... Eh bien, monsieur le docteur, êtes-vous content de moi ?

On ne répondit rien d'abord ; celui à qui s'adressait la question semblait occupé à réparer le désordre qu'une marche pénible à travers les buissons avait mis dans sa toilette ; cependant il dit d'un ton distrait, après une pause :

—Oui, oui, mon garçon, et si tu n'étais pas si bavard, tu aurais les meilleures dispositions du monde pour devenir le plus grand vaurien... Oui, tu as pris le bon parti, et je t'en récompenserai. Sans toi j'allais tomber dans un affreux guêpier... Mais de quel côté allons-nous ?

—Par ici, dit Charlot en tournant le dos à Saint-Florent ; ma foi, ça vous ennuiera un peu, vous qui n'êtes pas habitué à marcher ; mais que voulez-vous ! ça ne sera pas long ; deux petites lieues... .

Le maître et le domestique se mirent en route, et Justin revenant sur ses pas, les suivit avec précaution derrière la haie. Cette fois son ennemi ne pouvait plus lui échapper ; dans quelques minutes il devait se trouver face à face avec le docteur Neuilhac :

—Ah ça ! dis-moi, petit drôle, comment cette pensée t'est venue de venir au devant de moi et de me faire courir dans des terres labourées au lieu de me conduire à la croix, où m'attendait tout ce monde ?

—Ecoutez donc, M. le docteur, répondit l'enfant d'un air gaillard, vous m'aviez promis de me donner des pièces de cent sous et mon chapeau galonné si personne ne se doutait de votre

départ... Ma foi ! j'étais donc à vous attendre à la croix avec Dégourdi, le postillon, c'est comme ça qu'on l'appelle à la poste ; lui fumait sa pipe, et moi j'arrangeais vos effets dans la voiture, quand tout à coup je vois à côté de moi Mme de Francheville... Elle était venue toute seule, à pied ; je ne sais comment d'abord je ne la reconnaissais pas ; elle n'avait pas son chapeau à fleurs, mais un petit bonnet tout petit comme celui de ma tante, la femme du maître d'école, vous savez ? puis elle avait les yeux tout rouges, et elle était enveloppée dans une espèce de capote noire. Moi, j'ouvrais de grands yeux et je ne savais que faire quand elle m'a dit en pleurnichant : — Eh bien, Charlot, est-ce que M. Victor n'est pas arrivé ? — Monsieur Victor, que je lui ai dit (parce que je voyais bien la malice), il dort dans son lit, à cette heure ; je ne l'ai pas vu. — Ah ! tu veux faire le discret, m'a-t-elle dit d'un air méchant ; pour qui donc cette voiture, si ce n'est pour lui ?

— D'abord j'étais tout interloqué, mais ensuite je lui ai répondu :

— Ça, madame, c'est un cabriolet pour mon oncle, le maître d'école, qui va à la ville. Mon oncle ne va jamais à la ville que dans une charrette à bœufs, mais ça ne fait rien, n'est-ce pas ? C'était fini ce que je lui disais là ?

— Et qu'a-t-elle répondu ? demanda Victor avec agitation.

— Rien ; mais elle est allée s'asseoir sur le bord du chemin en disant : “ C'est bien ! j'attendrai. ” Bon ! et d'une ! que je dis. Je pensais en moi-même comment je pourrais faire pour vous avertir de la chose, quand tout-à-coup j'entends parler à côté de moi ; je crus que c'était Dégourdi qui jurait en fumant, et j'allais lui répondre, quand tout-à-coup je lève les yeux et je vois devant moi... mademoiselle Lacos. Elle avait encore un petit bonnet, une capote noire et des yeux rouges... et de deux ! que je dis. Mais celle-là elle n'a pas parlé, elle n'a rien demandé ; seulement le vieux qui était avec elle, car elle était venue avec toute sa maison, m'a dit tout bas : — Eh bien, il n'est pas arrivé ? nous sommes venus pour lui souhaiter bon voyage ! Vieux hâbleur !

— Et dis-moi, Charlot, reprit Victor avec agitation, les deux dames se sont-elles parlé ?

— Oh ! si vous aviez vu comme elles se sont regardées d'une drôle de manière ! Elles ont fait la grimace et elles se sont mises à pleurer comme des Madeleine. Alors le vieux pâle, qu'on appelle M. Sandons, s'est mis à leur parler bas, sans doute pour les consoler, et il les a si bien consolées qu'elles ont fini par larmoyer comme deux fontaines.

Si Justin eût tenu entre ses mains le conteur qui, si jeune, pouvait rire de la souffrance de deux belles et nobles femmes, il l'eût étranglé volontiers. Victor Neuilhac lui-même fut révolté.

— Tu seras bien le plus infâme vaurien de la terre, dit-il avec dégoût ; et si je n'avais le soin de toi pour quelques heures encore... Mais voyons : comment as-tu fait pour l'échapper ?

— Oh ! rien n'est plus simple, dit tranquillement Charlot, qui en fait d'injures ne redoutait que les coups et restait indifférent pour tout le reste, quand j'ai vu si nombreuse société, j'ai dit : “ Bon ! M. le docteur ne sera pas content si je ne vais pas le prévenir ; il me tirera les oreilles ! ” Alors j'ai eu l'air de faire un tour de promenade et j'ai planté là Dégourdi qui fume et qui jure encore... Quant aux autres, je ne leur ai pas dit bonjour. Alors, ma foi ! je vous ai rencontré à vingt pas de là dans le chemin, je vous ai dit la chose et nous avons décampé à travers champs... Ils s'arrangeront là-bas comme ils pourront ! Dieu ! que ce pauvre Dégourdi va jurer ! Par exemple, je suis sûr d'une volée de coups de fouet à la première rencontre, car il est brutal, Dégourdi !

Tout cela avait été débité par le jeune drôle avec une volubilité telle que cinq ou six minutes avaient suffi pour les demandes et les réponses. Victor écoutait d'un air pensif et sembla chercher le mot d'une énigme :

— Tout cela, reprit-il, ne m'explique pas comment on a pu trahir mon secret. Voyons, Charlot, conviens-en ; tu as parlé à quelqu'un de mes projets ?

— Oh ! à personne, monsieur le docteur, dit l'enfant avec un imperturbable sang-froid.

— Quoi ! pas même à Hubert, ton ami ? J'ai cru voir pourtant...

— Ah ! dit Charlot tranquillement, il a peut-être deviné où j'allais quand il m'a vu prendre le chemin de la poste.

— Voyons, voyons, de la franchise ! Hubert n'a pu apprendre à Mlle Lacos, par exemple...

— Oh ! je vous jure que je n'ai parlé qu'à Hubert, dit l'enfant d'un air de sincérité, et encore quelques mots en passant...

— Et à moi, impudent petit menteur ! dit une voix forte.

Victor et son jeune compagnon tressaillèrent et s'arrêtèrent tout à coup. Ce n'était pas par vaine curiosité que Justin les avait suivis, en écoutant leur conversation ; il avait fallu attendre qu'une trouée dans la haie lui laissât la faculté de les joindre, et que la place où il se présenterait à eux tout à coup fût convenable pour l'exécution de ses projets. Or le hasard l'avait servi à souhait ; au moment où il parut, le docteur et Charlot se trouvaient dans l'endroit le plus étroit et le plus resserré du chemin ; les buissons à droite et à gauche s'élevaient à une grande hauteur ; derrière eux étaient la croix, le village et les personnes qui attendaient Victor ; devant eux Justin barrait le passage, une main sur la poignée d'un de ses pistolets sans pourtant le tirer encore de sa poche. Il était donc impossible au

docteur et à son jeune domestique d'aller en avant ou en arrière sans la permission de l'aveugle qui, nous le savons, était robuste et résolu.

A sa vue Neuilhac pâlit, mais il se remit promptement et demanda avec aisance à Justin :

— Puis-je savoir, monsieur Laelos, pourquoi vous vous placez sur mon passage d'une manière si extraordinaire. Que me voulez-vous !

— Je vais vous le dire, Victor Neuilhac, dit Justin sans quitter son poste ; mais avant tout, continua-t-il avec un accent menaçant en se tournant vers Charlot, que ce petit misérable s'éloigne bien vite, ou je jure que je l'écraserai comme une vipère !

Ces paroles et le geste dont elles furent accompagnées étaient trop significatifs pour que Charlot hésitât un moment ; il s'enfuit à toutes jambes du côté de la croix. Lorsque l'aveugle eut entendu s'éloigner il mit à la main un de ses pistolets.

— Des armes ! dit Victor en reculant d'un pas ; monsieur, vous voulez donc m'assassiner ?

— Je ne veux pas vous assassiner, dit Justin avec mépris, quoique vos infamies aient pu vous mettre hors la loi de l'humanité ; je veux seulement vous prouver que vous êtes ici en ma puissance, que vous ne pouvez pas m'échapper, et que si vous tentiez de le faire avant les explications que je suis en droit de vous demander, je vous tuerais sans remords dès que vous vous seriez éloigné de deux pas seulement.

— Monsieur, quel que soit le peu d'estime que vous avez de moi, j'ai la prétention de ne pas pas être un lâche... Vous pouvez parler ; mais avec ma parole que je ne chercherai pas à m'éloigner avant de vous avoir donné satisfaction.

C'est bien ; mais je vous conseille de ne pas vous agiter beaucoup en parlant, car je serai sur mes gardes. La manière affectueuse dont vous vouliez quitter aujourd'hui deux personnes qui doivent vous être chères me faisait tout craindre de vous ; et il ne faut pas que vous m'échappiez !

— Je n'y songe pas, monsieur, dit le docteur avec une tranquillité apparente ; j'ai trop grand désir de vous entendre après un pareil préambule.

— Docteur Neuilhac, reprit l'aveugle d'un ton grave ; vous devinez sans doute ce qui m'amène ici. Depuis hier j'ai pour vous une haine sans bornes et qui ne demande qu'à être assouvie ; mais j'ai dû faire taire cette haine devant un impérieux devoir. Ce n'est donc pas de votre lâche conduite envers Mme de Francheville que je viens vous demander compte ; je n'ai ni droit ni mission pour cela. Le seul droit que j'aie est de venger une jeune et innocente sœur que vous avez condamnée à tout jamais à l'ignominie... Et d'abord niez-vous que ce ne soit vous qui l'avez déshonorée ?

Le docteur baissa la tête en silence.

— Vous avez, à défaut d'autres, le mérite de la franchise, dit Justin d'une voix sombre ; eh bien, comme je veux que cette explication soit régulière et telle que se pratiquent les explications de ce genre dans le monde où vous vivez, je ne vous dirai même pas que vous avez employé une ruse infâme pour tromper la confiance de ma sœur, que votre conduite en abusant de sa faiblesse est celle du plus lâche des hommes, Je ne vous dirai pas cela, parce que j'ai encore une question nette et précise à vous adresser : Victor Neuilhac, voulez-vous épouser cette jeune fille que vous avez séduite ?

Toute l'âme de Justin était suspendue aux lèvres du docteur après cette demande.

— Monsieur, dit Victor avec hésitation, je trouve étrange...

— Un seul mot ! dit l'aveugle tout haletant : oui ou non ?

— Eh bien !... non, je ne le puis.

Justin respira bruyamment, et une vive expression de joie se montra sur ses traits.

— Monsieur, reprit-il, je dois encore, si je ne me trompe, vous demander les causes de ce refus, afin de remplir toutes les formalités d'usage.

Victor était vivement agité. Il répondit d'un ton ému :

— Je conviens, monsieur que je dois vous sembler bien coupable et bien vil. En ce qui concerne la passion funeste dont Mlle Laelos a été la victime, je n'ai pour excuse que l'affection sincère que m'avait inspirée votre sœur ; quand je me suis engagé dans cette déplorable intrigue, j'ignorais encore quel en pouvait être le résultat ; je n'avais aucun projet, je vous le jure, et le hasard, les circonstances, l'entraînement, ont tout fait. Vous le comprenez, monsieur, je ne cherche pas à m'excuser ; j'avoue ma faute, mais je l'explique et je suis prêt à en accepter toutes les conséquences. Maintenant vous me proposez d'épouser Mlle Laelos ; si je n'avais pour mon refus des raisons puissantes, monsieur, je n'hésiterais pas à accorder à une jeune fille digne d'égarde et de respect, la réparation qui lui est due.

Mais si je ne me trompe, monsieur, vous connaissez assez de mon histoire pour comprendre certains devoirs impérieux que ma position m'impose. Vous savez quelles obligations j'ai contractées pour toute ma vie envers Mme de Francheville ; j'ai été trop ingrat déjà à son égard pour oser lui porter un dernier coup. Je n'épouserai jamais Mme de Francheville, parce que, sans pouvoir en donner de motifs, je ne l'aime pas et je ne l'ai jamais aimée ; mais quelles que soient les légitimes exigences qui me pressent, je n'épouserai jamais une autre femme parce que Mme de Francheville est ma bienfaitrice, mon amie, et qu'une pareille union la ferait mourir de honte et de douleur.

— Ainsi donc, monsieur, dit Justin le visage animé, les narines gonflées, il ne nous reste plus que le duel maintenant ! Bien, bien ! Victor

Neuilhac ! je n'attendais pas moins de vous ! Vous ne voulez pas accorder à Mlle Lacroix la réparation que j'exige en son nom ? Mais vous ne savez donc pas que moi aussi je serais mort de rage et de honte si j'avais vu ma sœur épouser son séducteur, l'homme qui a trahi Mme de Francheville et qui s'est fait aimer d'elle ? Vous préférez en appeler aux armes ? Merci, monsieur Victor ! car ma haine pour vous m'étouffe et demande à se satisfaire... Hâtons-nous donc et choisissez votre arme...

En même temps il présenta ses deux pistolets au docteur en souriant ; mais celui-ci recula d'un pas avec étonnement :

—Monsieur Justin, dit-il, je ne puis accepter un duel avec vous ; ce serait un crime.

—Vous ne pouvez accepter un duel avec moi ! s'écria l'aveugle avec en éclat terrible. Quoi ! vous avez cru pouvoir me déchirer le cœur, froisser mes affections les plus saintes et les plus pures, flétrir mon nom, déshonorer, ma sœur, faire le malheur de toutes les personnes que j'aime et le mien, et vous croyez échapper à ma vengeance en refusant le duel avec moi ! Ah ! vous aviez pensé qu'un aveugle n'aurait contre vous d'autre recours que le recours stérile et ridicule de la loi dans une affaire d'honneur ? Vous vous êtes trompé, docteur Neuilhac ; il me faut la réparation des gens de cœur, à l'instant, à l'instant même... d'ailleurs le pistolet égalise les chances pour l'aveugle et pour le clairvoyant ; on peut se battre à bout portant.

—Mais, monsieur, en acceptant ce duel, je serais presque un assassin...

—Aimez-vous mieux que je le sois tout à fait ? dit l'aveugle avec un accent de menace, en appuyant un de ses pistolets sur le front de Victor.

—Je proteste contre la violence qui m'est faite, dit le docteur ; donnez, monsieur. Et il prit un des pistolets que lui tendait Justin.

—Ecoutez, monsieur Neuilhac ; reprit l'aveugle d'un air satisfait, je veux rassurer votre conscience, afin que vous ne vous piquiez pas d'une générosité que je n'aurai pas pour vous. Voici mes conditions : Nous allons nous tenir par la main d'abord, puis chacun recullera simultanément en comptant tout haut chaque pas ; au cinquième pas nous ferons feu à la fois...

—Soit, monsieur, dit Victor, qui était forcé d'accepter toutes conditions de son adversaire.

Chacun prit son arme à la main droite et se mit en devoir d'exécuter les conditions arrêtées. Justin dit encore avec énergie.

—Je vous le répète, monsieur, ne faites pas le généreux ; ce n'est pas la première fois que je tiens un pistolet ; souvent il m'est arrivé, en m'exerçant, d'atteindre à vingt pas le but que j'avais touché de la main un instant auparavant, et vous m'avez vu, je crois, faire des choses plus extraordinaires encore ? Pas de stupides emménagements, donc ! Nos conditions, je vous l'ai dit, égalisent les chances ; le bruit de vos

pas, le son de votre voix, suffiront pour diriger mon coup... et si vous me manquez, il sera possible que je ne vous manque pas...

—Je n'aurai garde de l'oublier, monsieur, dit Victor, qui réellement en ce moment était convaincu que l'aveugle avait des chances de succès égales aux siennes.

Un morne silence régna un moment entre eux deux ; leur main se touchait, et ils semblaient se la serrer ; mais tout à coup ils se séparèrent chacun comptant à voix haute le pas qu'il faisait en arrière. Au mot cinq les deux coups partirent simultanément.

Victor n'avait pas ménagé Justin, mais Justin n'avait pas non plus exagéré son adresse. L'aveugle avait été blessé au bras, mais sa balle avait traversé la gorge du docteur, qui tomba et mourut presque sur le coup, sans prononcer un mot.

Au bruit de l'explosion, des cris perçants se firent entendre du côté de Saint-Florent. Charlot était allé rejoindre ceux qui se trouvaient réunis autour de la croix, et ses explications embarrassées avaient déjà donné l'alarme. Quand pressé de questions, il avait avoué que Justin et Victor étaient ensemble et seuls dans le chemin creux, on s'était mis en devoir d'aller les rejoindre ; les coups de feu qui venaient de retentir avaient donc une signification et devaient faire concevoir les craintes les plus sinistres.

Zoé et Mme de Francheville parurent les premières au détour du chemin toutes deux pâles et haletantes.

—Mon frère ! mon frère ! appelait la pauvre Zoé

—Victor ! mon cher Victor ! où êtes-vous ? criait Mme de Francheville.

Toutes les deux se trouvèrent tout à coup, face à face avec Justin qui, debout, son bras blessé appuyé contre sa poitrine, semblait les attendre. Les pistolets, tout fumants encore, étaient à terre, à côté du cadavre immobile et inondé de sang.

—Vous êtes vengées toutes deux, dit-il à voix basse.

Mme de Francheville se jeta à genoux près du cadavre. Zoé n'osait embrasser son frère.

En ce moment tout le reste de la société parut.

—Frère, demanda-t-elle avec terreur, qui donc maintenant servira de père à mon enfant...

—Moi, Zoé, dit le vieux Sandons, qui arrivait en toute hâte ; je vous donne mon nom, car je n'aurai pas songé à le porter moi-même !

—Tiens, le docteur est mort ! Charlot d'un air étonné ; eh bien, il ne manquait plus que cela pour faire aimer le loup-garou dans le pays...

—Je quitterai le pays ce soir, dit l'aveugle avec calme ; Mme de Francheville, Zoé, Sandons, qui de vous pourra dire que je n'ai pas

ait mon devoir de frère, d'ami, et d'homme de cœur (1)!

ELIE BERTHET.

## UN TRAIT

DE LA VIE

### DU DUC DE DOUDEAUVILLE.

(Nous laissons parler M. le comte de Courchamps, auteur d'un ouvrage inédit, intitulé : *Souvenirs de l'usurpation et de la Restauration.*)

L'évêque d'Angers m'avait écrit pour me prier de faire recommander à la clémence du roi (Louis XVIII) un sous-officier de cavalerie, condamné à mort pour avoir frappé un lieutenant de sa compagnie, ou tout au moins pour l'avoir *heurté* si rudement que celui-ci en avait eu la tête fracassée et la figure toute meurtrie en tombant sur le pavé d'un corridor. Le pourvoi du jeune soldat avait été rejeté. Le comte de Meulan voulut bien examiner toute la procédure qui lui parut, légalement ou judiciairement, inattaquable. Il me dit que cet officier, qui était gentilhomme, était un sujet au-dessous du médiocre, et du reste il avait été le provocateur. Le condamné était fils d'un paysan saumurois, soldat docile et régulier appliqué, studieux même, et pour le surplus un très honnête jeune homme. Il ne lui restait aucun autre moyen de salut qu'un recours en grâce ; on n'avait pas une minute à perdre, et je m'emparai du bras de M. Benoist (le directeur général), qui força toutes les consignes. Le digne homme me fit pénétrer dans le cabinet du garde-des-sceaux que, sans cela, je n'aurais pu rejoindre avant le surlendemain, parce qu'on ne le voyait jamais qu'une fois par semaine, et que ses jours d'audience étaient les vendredis.

Soit dit en passant, c'était un bras toujours secourable et toujours adroit, celui du comte Benoist.

— Nous venons vous parler, dit-il de prime-abord au ministre, de ne pas laisser fusiller et mettre à mort un bel et bon garçon de vingt-trois ans, pour qui tout le diocèse d'Angers est en prières et dans les affres de la désolation, Monseigneur.

M. le garde-des-sceaux ne voulut rien promettre avant d'avoir examiné le dossier et les autres pièces du procès, qu'il me fallut aller chercher jusque dans la rue des Vieilles-Tuileries, où M. de Meulan ne put réussir à me les faire délivrer qu'à six heures après-midi. Le ministre était à table lorsque je fus de retour à la place Vendôme. Nous dinâmes ensemble, ou, pour mieux dire, il me laissa dîner avec sa famille, car aussitôt qu'il eut mangé deux œufs à la coque après

son potage, il se leva de table, en emportant cette liasse de grands papiers dans son cabinet et me recommandant de ne pas m'impatienter prématurément.

Le garde-des-sceaux nous rejoignit environ deux heures après, dans le jardin de la chancellerie. Il ne lui restait aucun motif de scrupule au sujet de cet appel à la clémence royale ; il venait de faire minuter une ordonnance de grâce, et vu le cas d'extrême urgence, il me dit qu'il allait la présenter tout de suite avec son travail du soir, à la signature du roi, pour que nous puissions la faire expédier au procureur-général d'Angers directement, sur-le-champ, pendant la nuit même et par estafette. Il me dit aussi de revenir à dix heures à la Chancellerie, si mieux n'aimeis-je y rester jusques là pour qu'il me remit, à son retour des Tuileries, la dite ordonnance de remise pleine et complète.

Hélas, mon Dieu ! quand en vida le portefeuille du ministre de la justice, à son arrivée du château, l'ordonnance ne s'y trouva point. Le secrétaire avait oublié de l'adjoindre à tous ces autres papiers qui devaient être présentés, pendant la séance du soir, à la signature royale. Elle était restée sur le milieu du bureau, la malheureuse ordonnance ! et le ministre en était dans la consternation.

— Voilà qu'il est onze heures, et le roi se couche à dix heures et demie, disait tristement le garde-des-sceaux ; le pansement de ses jambes est déjà terminé, le père Elysée sera parti, le roi dormir adéjà, peut-être ? et puis ces trois ou quatre valets qu'il faudra chercher, trouver, réveiller et faire habiller, ne sauront comment faire et comment procéder suivant la règle ; ils ne sauront absolument comment s'y prendre, afin d'introduire auprès du roi son ministre de la justice, au milieu de la nuit.

Je convenais, sans difficulté, qu'on n'agissait pas de la sorte à la cour de France, et je croyais bien que si le ministre s'aventurait à retourner au château, il allait y passer, dans l'esprit du grand-commun, pour un gentilhomme assez mal appris, pour un secrétaire d'Etat bien négligent et pour un magistrat bien téméraire !

— Ils vont penser qu'il est question d'un affreux complot, d'une explosion souterraine, ou d'un horrible incendie ; ceci m'est égal, et je vais aller demander qu'on m'annonce au roi, malgré l'étiquette et l'heure indue !

Lorsque nous arrivâmes à la grillo des Tuileries, l'horloge du château sonnait minuit et demi ; mais, comme il fallut préalablement se faire autoriser par le gouverneur, M. de Champcenetz, qui dormait déjà profondément le garde-des-sceaux ne put arriver jusqu'au roi qu'après une heure et demie d'allées, de venues, de pourparlers, de colloques et d'explications interminables. — Le roi souscrivit cet acte de miséricorde avec toute la promptitude et la bénignité possible, et

(1) L'auteur de cette nouvelle croit devoir en terminant adresser un remerciement public à M. Dufau, directeur de l'Institut royal des jeunes aveugles, dont l'inépuisable ouvrage et l'expérience lui ont été du plus grand secours pour la partie psychologique du travail qu'on vient de lire.



puis il dit à ses valets de la chambre et de la garde-robe, qu'ils étaient des ânes; ensuite de quoi M. le garde-des-sceaux vint me retrouver dans sa voiture, où je l'attendais, et fouette-cocher pour la direction des postes, au bout de la rue Plâtrière!

On ne pouvait absolument expédier une estafette à moins d'en avoir obtenu directement l'autorisation de M. le directeur général des postes, et ce ministre d'état ne logeait pas du tout à l'hôtel de la direction, mais dans la rue de Varennes, en son hôtel de Laroche-foucauld-Doudeauville, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain.—Il est bien entendu que ma voiture va rester à vos ordres, me dit le garde-des-sceaux; mais vous allez commencer par me ramer chez moi, car il faut que je dorme; je donne audience au président Séguier à sept heures du matin; et malgré l'obscurité de la nuit, vous pensez bien que je ne saurais trotter sur le pavé de Paris avec ma simarre et mon cordon rouge. Vous allez voir que M. de Doudeville est un homme *exquis* (ce fut son terme), ainsi je vous laisse en bonnes mains et je m'en rapporte à la Providence qui vous a dirigé jusqu'à ce moment-ci.

Je ne connaissais point le duc de Doudeauville et je ne me flattais pas d'être connu de lui.—Autre contre-temps en arrivant à l'hôtel de Laroche-foucauld.—M. le duc était malade, toute sa famille était à Montmirail, et son secrétaire était logé je ne sais où, du côté de la rue de Vaugirard...—Hélas! hélas; allez donc réveiller un gratte-papier qu'il faudra commencer par aller demander de porte en porte!... je tombais de fatigue et le découragement cherchait à me gagner.—Mais pourtant, disais je avec un ton gémissant, c'est pour une affaire de vie ou de mort; un quart d'heure, une minute, un instant de retard... —Voilà qui est bien différent, s'écria tout aussitôt le brave et bon Suisse de cette porte:—mais que ne parlez-vous donc, Monsieur? répétèrent à l'unisson plusieurs honnêtes serviteurs de cette vénérable maison, pour quoi n'avez-vous pas dit plus tôt que vous veniez pour une bonne œuvre et pour un pauvre condamné? on va faire avertir M. le duc; il ne nous pardonnerait pas de vous avoir laissé partir... et le moment d'après, j'étais au chevet du malade, au chevet du noble vieillard à qui je présentai ma supplice, et qui voulut absolument se lever et se faire habiller quoiqu'il eût encore une fièvre ardente. C'était pour aller à l'hôtel des Postes afin d'organiser par lui-même avec certitude et célérité l'envoi d'une estafette; c'était pour y diriger consciencieusement et le plus soigneusement possible ce grand acte d'humanité qu'il allait accomplir pendant la nuit, au milieu d'un paroxysme fébrile, et qu'il appelait tout uniment un acte de son ad-

ministration; il aurait presque dit un acte d'obligation, tant il y avait de charité dans sa belle âme et de simplicité dans son noble cœur.

Il désigna pour estafette un de ses courriers les plus intelligents, qu'on alla chercher dans la rue Saint-Lazare, et qu'il attendit en grelottant dans un cabinet sans feu. J'entendis assez distinctement, malgré ses précautions et son intention, plusieurs indications qu'il donnait et détaillait à cet homme de confiance.—Il y a, disait-il, trente-sept postes de Paris à Angers par la route du Mans: voilà trente-sept louis que vous allez faire tenir, de poste en poste, au directeur du bureau d'Angers, à qui je vais faire écrire pour qu'il fasse remonter et distribuer ces trente-sept louis, par le premier courrier de retour, à tous les postillons qui auront porté votre paquet *diligemment*. Allez bien vite, et ne manquez pas d'annoncer la chose au premier relais, pour que tous les courriers de la même route en soient prévenus de l'un à l'autre. Si vous organisez bien l'affaire, et que la dépêche arrive à temps au procureur-général d'Angers il y aura cent écus de gratification pour vous. Il était bien aisé de juger d'après ses paroles enveloppées, et par sa physiologie, que ce n'était pas l'administration des postes qui devait solder ces générosités d'un grand seigneur chrétien de l'ancien temps.

C'était à la fin du mois de juin, l'exécution du sous-officier Louis Bussière venait d'être commandée pour le vendredi 25, à trois heures et demie du matin, et l'estafette expédiée par les soins du duc Doudeauville, arriva chez le procureur-général, M. Delamalle, à onze heures et demie du soir, le jeudi 24 Juin, c'est-à-dire environ trois heures avant celle qui se trouvait indiquée pour l'heure du supplice. L'abbé Denets, grand-vicaire d'Angers, avait passé toute la soirée auprès du condamné pour le disposer à bien mourir. Je ne parlerai pas de ses transports d'allégresse et de la joie qui s'ensuivit dans la ville d'Angers; mais après la protection de Dieu qui fomente et qui régit souverainement tous les bons mouvements du cœur humain, c'était bien certainement à la générosité du directeur général des postes qu'il fallait en rendre grâce. Si vous en ôtez la stimulation du millier de francs qui furent échelonnés si charitablement sur la grande route, vous pouvez être assuré que Louis Bussière était fusillé avant l'arrivée de l'estafette.

(La Quotidienne.)

---

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.